

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 27 (1959)
Heft: 11

Artikel: Le revenant
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-570394>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 03.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une immense toile d'araignée, les pierres d'un palais, une statue de l'Amour... des fleurs, des fleurs innombrables, en couronnes, en gerbes, en bouquets... et la terre, la terre froide... avec un peu de neige, encore !...

DAN

Le revenant

par Daniel

J'allais me mettre au lit lorsqu'on frappa à ma porte. J'étais fatigué et de mauvaise humeur. Qui donc venait m'importuner ? Je n'attendais vraiment personne et fus sur le point de ne pas répondre. Finalement je me levai et ouvris. Je ne pus réprimer un cri de surprise :

— « Robert, est-ce toi, est-ce possible ? »

Robert se tenait devant moi, muet, immobile comme une statue. Il y avait douze ans que nous ne nous étions revus.

— « Entre », lui dis-je presque malgré moi. Il entra, sans prononcer une parole et s'assit, visiblement à bout de force, gardant sur ses épaules un vieux manteau décoloré.

A le voir si misérable, diminué et sale, je sentis la pitié envahir mon cœur alors que j'aurais dû me fâcher, lui interdire ma porte, le chasser loin de ma maison, de ma vie.

Il m'avait quitté, d'un jour à l'autre. Nous vivions depuis des années ensemble. Je l'aimais à la folie. Nous étions heureux, du moins je me l'imaginais. J'avais seulement noté un léger changement dans son attitude. Il était de huit ans plus jeune que moi. L'expérience que je croyais avoir de la vie me conseilla de prendre patience.

En ce temps-là, mes parents vivaient à Paris et j'allais fréquemment leur rendre visite. Je ne restai que quelques jours dans la capitale mais cette courte absence suffit. En rentrant, je trouvai la maison vide. Sur la table gisait une lettre laconique. Robert m'assurait que ni l'un ni l'autre n'était coupable mais qu'il jugeait préférable de partir. J'appris peu après qu'il s'était embarqué pour le Brésil.

Ma douleur fut immense. Je doutai pendant longtemps de ne jamais retrouver mon équilibre. Avec les années, ma peine se calma et se transforma peu à peu en ressentiment. L'image de celui que j'avais aimé par-dessus tout devint un portrait grimaçant et diabolique. Je me plus à évoquer tous ses défauts, ses faux-pas, ses contradictions et à les grossir. « Il s'est moqué de toi, t'a menti, s'en est allé avec un autre » me répétais-je. Et, à force de le répéter, je finis par y croire. C'était là une explication commode. Mais, au fond de moi-même, je n'étais guère convaincu. Les aventures nombreuses dans lesquelles, par dépit, je me jetai, ne m'apportèrent aucune satisfaction. Enfin, je rencontrai un homme à peu près de mon âge et de ma condition auquel je m'attachai. Mais cette amitié ne parvint jamais à remplacer celle que m'avait apportée Robert. Il était toutefois trop tard pour espérer autre chose. Et je me résignai, gardant, bien ouverte, une blessure qui me faisait parfois terriblement mal.

Pendant douze ans, je ne sus rien de lui ni n'essayai quoi que ce soit en vue de connaître son lieu de destination exact. Et il me revenait, ce soir de novembre, sans m'annoncer sa visite, brutalement, comme il était parti, mais dans quel état !

Je me rendais compte, en le dévisageant, que je n'avais pas été le seul à souffrir. Cette constatation me fit méchamment plaisir. C'était bien là ma revanche. Puis j'eus honte d'éprouver un tel sentiment mais n'avais-je pas le droit d'en vouloir à cet ingrat infidèle et menteur ?

Il me demanda une tasse de café chaud. Je la lui préparai, me souvenant encore qu'il aimait les boissons très sucrées.

— « Alors, que me racontes-tu ? »

J'eus l'impression que ma voix était dure et sévère et le regrettai. Mais je ne parvenais toujours pas à dominer la rancœur que je trainais depuis longtemps.

Robert me regarda pour la première fois en face. Ses yeux, eux, n'avaient pas changé. Ils étaient demeurés fiers et brillants, reflet d'une personnalité bien définie qui, autrefois, m'avait à la fois séduit et irrité. Malgré ses loques, sa mine grise et malade, il restait l'être intelligent, orgueilleux et absolu que j'avais connu. Ses arguments étaient dangereux et incisifs. Il m'attaquait avec une force de persuasion à laquelle il m'était difficile de résister. Que de fois nous étions-nous disputés pour des bêtises uniquement parce que Robert avait raison et que je ne voulais pas en convenir. Tout cela ne me paraissait pas suffisant pour détruire un amour comme le nôtre.

Le café lui redonna des couleurs. Alors, il commença à parler à voix basse.

— « Je suis venu seulement pour te demander pardon car je crois avoir assez souffert pour être en droit, maintenant, de l'obtenir ». Et, simplement, d'un bout à l'autre, il me conta son histoire. Je frissonnai. Bien qu'il ne m'accusa jamais, je me sentais douloureusement coupable. Toutes ses chutes, ses faiblesses, ses redressements malheureux et sans lendemain, c'est moi qui, à distance, les avais provoqués. Moi qui, par un orgueil plus grand que le sien, avait étouffé pour ne pas l'admettre, la lumière qui brillait en lui. Et ce garçon fait pour la gloire s'était replié, déçu, vivant pendant douze ans une existence sans sourire ni répit ni amour vrai. Douze ans de privations quotidiennes pendant que je mangeais, à l'abri, en le maudissant.

Plusieurs fois, je fus sur le point de lui crier : « Tais-toi donc ». Mais la confession continuait; je me devais de l'écouter tout entière. Quand il s'arrêta, je me sentis incapable d'ajouter quoi que ce soit. Je revivais tout ce qu'il venait de me raconter et le sentiment de ma culpabilité croissait. Puis, comme par ironie mais sans malice, j'en suis certain, Robert évoqua encore le passé et certaine dispute, apparemment insignifiante mais qui prit tout à coup à mes yeux un sens considérable.

Je m'en souviens parfaitement. Nous descendions le Rhin en bateau. Et je n'avais cessé, durant le voyage, de le tourmenter au sujet de son travail. Robert écrivait et, en dépit de son âge, remportait d'étonnants succès. Il croyait à ce qu'il faisait et aimait profondément sa tâche. Pourtant, il lui arrivait de passer par des moments de dépression dont il avait peine à sortir. Car il se jetait dans la littérature courageusement,

s'attaquant à un problème jusqu'à ce qu'il en eut trouvé la solution. Je l'admirais; et puis, en même temps, j'étais jaloux. Je prenais plaisir à l'humilier, à lui dire que tout ce qu'il écrivait ne valait rien. Je pensais être ironique, spirituel. Ces remarques, qui venaient justement de moi, l'indisposaient. Pendant le voyage, elles furent inopportunes. Robert adopta pour la première fois une attitude hostile. C'est à peu de temps de là qu'il devait me quitter.

Il me demanda des nouvelles de ma famille et fut réellement chagriné d'apprendre que mon père était mort. Il s'inquiéta aussi de ma vie sentimentale.

— « As-tu rencontré quelqu'un ? » Je lui répondis oui mais sans entrer dans les détails. D'ailleurs, il se contenta de hocher la tête et de sourire étrangement.

Un nouveau silence s'établit entre nous, gênant, ridicule. J'aurais dû me lever, prendre Robert dans mes bras, l'embrasser, le serrer très fort contre mon cœur puisque je l'aimais toujours. Je le savais bien pour le désirer, capable d'oublier tout ce qui s'était passé afin de vivre. Ah oui ! vivre pleinement, comme autrefois, ayant à mes côtés cet être jeune, spontané, nerveux et bruyant qui emplissait mes heures les meilleures.

Mais mon orgueil une fois de plus l'emporta. Et puis j'étais atterré par tout ce que je venais d'entendre. Je ne me levai que lorsque Robert voulut prendre congé et ne pus trouver les mots pour l'encourager à rester bien que je l'aie souhaité ardemment.

Il ne me demanda rien.

— « M'accordes-tu ton pardon ? » ajouta-t-il seulement.

— « Oui, bien sûr, bien sûr ! » lui répondis-je embarrassé.

Qu'avait-il besoin de pardon, de s'humilier ainsi ? N'étais-je pas autant que lui responsable de notre malheur ?

J'essayai de mettre dans ma poignée de main tout ce que, stupidement, je ne savais exprimer. Mais j'aurais dû me souvenir que douze ans avaient passé et agir autrement.

Je ne pus fermer l'œil de la nuit. J'avais honte. Je tremblais. L'image de mon ami brisé et malade m'obsédait. Ce départ, demeuré inexplicé, trouvait naturellement son pourquoi. J'avais oublié que Robert, quoique homme de génie n'était, au fond, qu'un enfant au cœur fragile et sensible. Et c'est ce cœur-là que j'avais martyrisé par mes critiques et ma jalousie.

« Où a-t-il été dormir ? Viendra-t-il te voir demain ? » ne cessai-je de crier.

Le matin, en prenant mon petit déjeuner, plus par habitude cette fois que par envie, j'ouvris le journal. Un article de première page indiquait qu'on venait de trouver, près du débarcadère, le corps d'un homme encore jeune. La mort remontait à quelques heures seulement. L'indentité n'avait pu être établie vu que le cadavre ne portait aucun papier.